

Marie Vrinat-Nikolov

Traducteur... serviteur ?

Ce titre fait évidemment référence à Diderot et au *Paradoxe du comédien*, pourtant je commencerai en rappelant, de Montesquieu, ce passage aussi célèbre qu'impertinent des *Lettres persanes*, qui met en scène un géomètre et un traducteur qui se heurtent :

Quand ils furent un peu revenus de leur étourdissement, cet homme, portant la main sur le front, dit au géomètre : « Je suis bien aise que vous m'ayez heurté, car j'ai une grande nouvelle à vous apprendre : je viens de donner mon Horace au public.

– Comment, dit le géomètre, il y a deux mille ans qu'il y est.

– Vous ne m'entendez pas, reprit l'autre : c'est une traduction de cet ancien auteur que je viens de mettre au jour ; il y a vingt ans que je m'occupe à faire des traductions.

– Quoi, Monsieur, dit le géomètre, il y a vingt ans que vous ne pensez pas ? Vous parlez pour les autres et ils pensent pour vous ? »

Est-il meilleure illustration de ce fameux statut ancillaire qui colle à la peau du traducteur depuis des siècles ? Déplorer le caractère ingrat de la traduction, son inéluctable servitude par rapport à l'original (surtout lorsqu'elle se fait plus littérale) est en effet un *topos* hérité du Moyen-Âge et qui se répand à la Renaissance¹.

Deuxième mythe : le traducteur est un passeur. Il y a quelque chose d'à la fois actif et passif dans cette notion de passeur. Certes le passeur est

(1) Cf. Luce Guilerm, « L'auteur, les modèles et le pouvoir ou la topique de la traduction au XVI^e siècle en France », *Revue des Sciences humaines*, N° 180, 1980-4, pp. 5-31.

l'agent actif du passage, mais par définition, un passage est fugace, il y a un lieu de départ et un lieu d'arrivée, en l'occurrence le texte original et le texte traduit, tout ce qui passe entre les deux, le processus même du traduire est secondaire, voire quelque peu accessoire d'après cette représentation pourtant si fréquente. Et surtout, comme le souligne le poète et traducteur Jacques Ancet², la notion de passeur entretient l'illusion de l'équivalence des mots entre les langues, qu'entre le texte de départ et celui d'arrivée, le sens passe, et donc est le même, inaltéré. En ce cas, comment parler de médiation entre les cultures si nous restons dans *le même* ?

Troisième mythe, corollaire du premier, celui de l'effacement du traducteur, du gommage de la traduction, d'où la bonne traduction est celle qui ne sent pas la traduction, qui laisse entretenir l'illusion que le texte a été écrit en français dans l'original. Or, un traducteur qui s'efface, cela signifie une traduction qui reste, encore et toujours dans le même, au lieu d'être le lieu de rencontre avec l'autre. Et l'on oublie que la traduction « est la rencontre de deux subjectivités dans l'espace de leur différence³ ». Un traducteur qui s'efface, c'est la non-rencontre entre les cultures.

Comment expliquer que l'on refuse encore, en France, au texte traduit ce qu'on accepte, dès lors que c'est écrit dans sa langue maternelle, sans « l'écran » de la traduction et, plus concrètement, sans la médiation d'un traducteur trouble-fête, menace constante pour la pureté de la langue de réception ? Je vois à ce paradoxe une explication toujours dans la réflexion d'Antoine Berman pour qui une traduction fondée sur la captation du sens, la fidélité au sens, est forcément ethnocentrique : « fondée sur la primauté du sens, elle considère implicitement ou non sa langue comme un être intouchable et supérieur, que l'acte de traduire ne saurait troubler⁴. » C'est justement dans cette conception du français comme réputé supérieur aux autres langues que les « Belles infidèles » trouvent leur origine et jettent les fondements d'une tradition de traduction ethnocentrique inéluctablement obsédée par « le linguistiquement correct ». Dans un contexte d'affirmation à la fois du royaume de France et de la langue française (ces deux entreprises allant de pair), au *topos* de l'ingratitude du travail de la traduction, d'humilité, de servitude du traducteur succède au Grand siècle celui de la supériorité du français sur les autres langues, même le latin, au nom du bon goût, de la clarté : il s'agit de « rendre la copie plus belle que l'original », de « transformer les rochers et épines de l'auteur [latin] en jardins délicieux ».

(2) Entretien avec Jacques Ancet, revue *Prétexte* (lisible sur Internet)

(3) Jacques Ancet, cité par Cédric Chauvin, *Fabula*, 19 novembre 2004.

(4) Antoine Berman, *L'Épreuve de l'étranger*, Gallimard, 1994, p. 247.

Mais laissons la parole aux traducteurs de l'époque, et tout d'abord à Perrot d'Ablancourt, qui serait involontairement à l'origine de l'expression « Belles Infidèles » : « Lorsque la version de Lucien de M. d'Ablancourt parut, bien des gens se plaignirent de ce qu'elle n'était pas fidèle. Pour moi, je l'appelai la *belle infidèle*, qui était le nom que j'avais donné étant jeune à une de mes maîtresses. » (Ménage, 1740). Il n'hésite pas à juger de fort haut le style des auteurs qu'il traduit et justifie ainsi les libertés qu'il prend par rapport au texte original (préface à sa traduction des *Guerres d'Alexandre* d'Arrien, 1646) :

Je me contenterai de dire qu'il y a une si grande quantité de noms propres dans cette Histoire que j'ai été contraint d'en rejeter une partie dans les marges ou dans les remarques. [...] Ceux qui s'y connaissent en éloquence verront bien la raison que j'ai eue d'en user de la sorte et d'abrégé quelques endroits trop languissants, outre que cet auteur est sujet à des répétitions fréquentes et inutiles que ma langue ni mon style ne peuvent souffrir.

Et dans sa préface à sa traduction des œuvres de Tacite, 1640 :

Tacite a coutume de mêler dans une même période, et parfois dans une même expression, diverses pensées qui ne tiennent pas l'une à l'autre et dont il faut perdre une partie, comme dans les ouvrages qu'on polit, pour pouvoir exprimer le reste sans choquer les délicatesses de notre langue et la justesse du raisonnement.

Guillaume Colletet va même jusqu'à écrire un *Discours contre la traduction en vers* (1637), qui est aussi bien un plaidoyer en faveur de la création originale (dans la droite ligne de Du Bellay) qu'une critique quelque peu insolente des textes originaux d'autrui :

*C'est trop m'assujettir, je suis las d'imiter,
La version déplaît à qui peut inventer ;
Je suis plus amoureux d'un vers que je compose,
Que des livres entiers que j'ai traduits en prose.
Suivre comme un esclave un Auteur pas à pas,
Chercher de la raison où l'on n'en trouve pas, [...]
Faire d'un sens confus une raison subtile,
Joindre au discours qui sert un langage inutile, [...]
Et vouloir par souvent par un caprice extrême
Entendre qui jamais ne s'entendit soi-même ;
Certes c'est un travail dont je suis si lassé,
Que j'en ai le corps faible et l'esprit émoussé.*

Le XVIII^e siècle demeure sur cette pratique corrigeante et lissante de la traduction au nom de la clarté, apanage, croit-on, de la langue française. Au point que Rivarol pourra, dans son fameux *Discours de l'universalité de la langue française*, en 1783, rendre un hommage quelque peu grandiloquent et empreint de suffisance à la langue française et à son génie (maître mot de l'époque) :

C'est en vain que les passions nous bouleversent et nous sollicitent de suivre l'ordre des sensations : la syntaxe française est incorruptible. C'est de là que résulte cette admirable clarté, base éternelle de notre langue. Ce qui n'est pas clair n'est pas français.

Au XIX^e siècle, Mme de Staël et Victor Hugo, entre autres, appellent au contraire à l'ouverture sur l'étranger, à la fécondation de la langue et de la littérature nationales par l'altérité, dans la droite ligne de la pensée du romantisme allemand sur la traduction ; et le XIX^e siècle est celui des traductions littérales et « archéologiques » de Chateaubriand, François-Victor Hugo, Leconte de Lisle et de bien d'autres. J'aimerais rappeler cette superbe préface écrite par Victor Hugo à la traduction de Shakespeare réalisée par son fils :

Traduire Shakespeare, le traduire réellement, le traduire avec confiance, le traduire en s'abandonnant à lui, le traduire avec la simplicité honnête et fière de l'enthousiasme, ne rien éluder, ne rien omettre, ne rien amortir, ne rien cacher, ne pas lui mettre de voile là où il est nu, ne pas lui mettre de masque là où il est sincère, ne pas lui prendre sa peau pour mentir dessous, le traduire sans recourir à la périphrase, cette restriction mentale, le traduire sans complaisance puriste pour la France ou puritaine pour l'Angleterre, dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, le traduire comme on témoigne, ne point le trahir, l'introduire à Paris de plain-pied, ne pas prendre de précautions insolentes pour ce génie, proposer à la moyenne des intelligences, qui a la prétention de s'appeler goût, l'acceptation de ce géant, le voilà ! En voulez-vous ? Ne pas crier gare, ne pas être honteux du grand homme, l'avouer, l'afficher, le proclamer, le promulguer, être sa chair et ses os, prendre son empreinte, mouler sa forme, penser sa pensée, parler sa parole, répercuter Shakespeare de l'anglais en français, quelle entreprise !

Quant au XX^e siècle, il demeure, pour la traduction, ethnocentriste, obnubilé par le « beau français » ; la préface écrite par Marc Chapiro à sa traduction des *Frères Karamazov*, en 1956, le montre bien :

Il est de notoriété publique que Dostoïevski écrivait mal. Sa phrase est le plus souvent longue et lourde, pleine de répétitions, coupée d'incidentes, et se trouve, de ce fait, complètement dépourvue d'harmonie. On a, en effet, l'impression de s'y embourber à mi-chemin. Il ne serait pas exagéré de dire qu'un collégien écrivant de la sorte n'obtiendrait pas son baccalauréat. [...] La lourdeur du style de Dostoïevski pose au traducteur un problème quasi insoluble. Il aurait été impossible de reproduire ses phrases broussailleuses, malgré la richesse de leur contenu. [...] Une autre difficulté de la traduction est inhérente au génie de la langue russe, qui, comme la plupart des langues jeunes, est éminemment suggestive. Beaucoup de choses sont contenues dans la phrase russe, sans être expressément formulées. Le français, au contraire, comme toute langue évoluée, est essentiellement explicite. Pour rendre les suggestions de la phrase russe, il faut souvent la compléter.

On appréciera au passage les jugements peu scientifiques sur le génie de la langue russe, les particularités des langues « jeunes » et « évoluées »...

Que nous réserve le XXI^e ? Il est permis d'être optimiste à la lumière des réflexions et « théories de la traduction » nées à la fin du siècle précédent.

Henri Meschonnic s'élève contre la conception générale et erronée de la traduction comme devant « couler de soi », « être naturelle » : pour lui, c'est une traduction qui s'efface elle-même et qui ne peut s'inscrire dans la mouvance obligée de l'acte d'écrire, car la littérature est toujours innovante, or le traducteur est prisonnier de la traduction et d'évidences qui font loi⁴ ; Antoine Berman va même jusqu'à affirmer qu'« une traduction qui “sent la traduction” n'est pas forcément mauvaise (alors qu'inversement on pourrait dire qu'une traduction qui ne sent pas du tout la traduction est forcément mauvaise)⁵ ». Dans son ouvrage sur la critique de la traduction, il définit d'ailleurs la *position traductive* comme « le compromis entre la manière dont le traducteur perçoit en tant que sujet pris par la *pulsion de traduire*, la tâche de la traduction, et la manière dont il a “internalisé” le discours ambiant sur le traduire (les “normes”)⁶ ». Enfin, Jean-Louis Cordonnier constate à juste titre que l'on *désécrit* : « À l'heure où, parmi les principaux critères de traduction, le “ce n'est pas français”, ou le “ça ne sonne pas français” » sont toujours en vogue comme critères décisifs, tout traducteur devrait méditer ce que nous dit Steiner. Car que ne fait-on pas en traduction

(5) Henri Meschonnic, *Poétique du traduire*, Verdier, 1999.

(6) Antoine Berman, *Pour une critique des traductions* : John Donne, Gallimard, 1995, p. 74.

pour faire français ? On modifie la ponctuation. On bouleverse le rythme. On enlève les répétitions. On coupe ce qui, pour un “esprit français”, paraît superflu. À l’inverse, on ajoute, car il faut flatter le “génie” de la langue française (mais de quoi s’agit-il précisément ? Personne ne peut le dire). On redistribue les phrases et les paragraphes. On rationalise ce qui heurte trop la raison française. On clarifie. On détruit les réseaux signifiants. On désystematise. On efface les connotations culturelles que le lecteur français ne “comprendrait” pas, ou qui risqueraient de le choquer. Car on a un grand souci du lecteur. Duquel ? Du lecteur français. Point. Comme s’il existait un lecteur type. Comme si l’auteur du texte avait écrit pour un lecteur type. En un mot donc : *on désécrit*⁷ ».

À tous ces mythes qui pèsent sur la traduction et l’enferment dans le même, la fermeture, j’opposerai les notions essentielles d’*éthique* du traducteur, aussi bien par rapport au texte traduit, à l’auteur traduit qu’à son public, et d’*engagement à la médiation culturelle* de la part du traducteur, pour que la traduction soit ouverte à l’autre, décentrement et rencontre entre les cultures. Mais pour cela, l’expérience de la traduction ne doit pas être seulement pratique, elle doit être aussi réflexion sur cette pratique, distance et conscientisation.

Accompagner la pratique traduisante d’une réflexion, c’est aussi se poser cette question : quelle traduction, pour quelles relations entre les langues-cultures ? Dans un monde multilingue, et surtout dans une Europe qui revendique le plurilinguisme et la diversité des langues-cultures comme source d’ouverture et de richesse, l’orientation de la traduction est un enjeu majeur. Car ce qui se noue dans la traduction (et il est impératif que le traducteur en ait pleinement conscience), c’est le rapport à l’étranger et à sa propre culture, la relation entre l’Autre et Moi, l’ouverture à l’Autre sans qu’il apparaisse comme une menace pour ma propre identité, en l’occurrence culturelle et collective, ou pour la richesse de la langue. Encore une dichotomie à dépasser : l’étranger comme enrichissement *versus* l’étranger comme contamination.

Or on ne saurait, je crois, concevoir une véritable éthique de la traduction sans procéder au préalable à une « archéologie » de la traduction, à l’histoire des modalités suivant lesquelles s’est opérée cette médiation culturelle au cours des siècles et selon les pays.

D’où l’importance de connaître les différents modes de traduire qui ont eu cours dans l’histoire, modes liés à la représentation que se sont faits

(7) Jean-louis Cordonnier, *Traduction et culture*, Didier / Hatier, 1995, p. 162.

traducteurs, usagers des langues et représentants du pouvoir sur leur propre langue/culture et les autres, considérées comme supérieures et plus belles, ou, au contraire, comme inférieures et négligeables pour savoir pourquoi on a traduit de telle ou telle manière, avec telle ou telle visée, en privilégiant telle ou telle conception de la fidélité, quelles ont été les différentes positions traductives assumées par les traducteurs au sein de normes, d'un tissu de relations liées au pouvoir et à la culture ambiante : c'est seulement cette épaisseur historique, cette « archéologie » de la traduction qui peuvent permettre au traducteur de mieux comprendre ce qui, aujourd'hui encore, gouverne les modes de traduire, et de prendre plus de recul par rapport à sa propre pratique, mais aussi à sa propre culture, pour être ouvert à l'Autre, dépasser l'ethnocentrisme ambiant.